CHAPITRE XXXIX

Marcia, 3

Léon Marcia, le mari de l'antiquaire, est dans sa chambre. C'est un vieillard malade, maigre et chétif, au visage presque gris, aux mains osseuses. Il est assis dans un fauteuil de cuir noir, vêtu d'un pantalon de pyjama et d'une chemise sans col, avec une écharpe à carreaux orange jetée sur ses épaules saillantes, les pieds nus dans des charentaises décolorées, et le crâne coiffé d'une espèce de chose en flanelle ressemblant à un bonnet phrygien.

Cet homme éteint, au regard vide, aux gestes las, est encore aujourd'hui considéré par la plupart des commissaires-priseurs et des marchands d'art comme le meilleur expert mondial dans des domaines aussi différents que les monnaies et médailles prussiennes et austro-hongroises, la céramique Ts'ing, la gravure française à l'époque de la Renaissance, les instruments de musique anciens et les tapis de prière d'Iran et du golfe Persique. Sa réputation s'établit aux débuts des années trente lorsqu'il démontra dans une série d'articles publiée dans le *Journal of the Warburg and Courtauld Institute* que la suite de petites gravures attribuée à Léonard Gaultier et vendue chez Sotheby's en 1899 sous le titre *Les Neuf Muses*, représentait en fait les neuf plus célèbres héroïnes de Shakespeare — Cressida, Desdémone, Juliette, Lady Macbeth, Ophélie, Portia, Rosalinde, Titania et Viola — et était l'œuvre de Jeanne de Chénany, attribution qui fit justement sensation puisque l'on ne connaissait alors aucune œuvre de cette artiste identifiée seulement par son monogramme et par une notice biographique rédigée par

Humbert et publiée dans son *Abrégé historique de l'origine et des progrès de la gravure et des estampes en bois et en taille douce*, Berlin, 1752, in-8°, affirmant, malheureusement sans citer ses sources, qu'elle avait travaillé à Bruxelles et à Aix-la-Chapelle entre 1647 et 1662.

Léon Marcia — et c'est sans doute là le plus étonnant — est parfaitement autodidacte. Il n'était allé à l'école que jusqu' à l'âge de neuf ans. À vingt ans, il savait à peine lire et sa seule lecture régulière était un quotidien hippique qui s'appelait *La Veine* ; il travaillait alors avenue de la Grande-Armée chez un garagiste qui construisait des voitures de course qui non seulement ne gagnaient jamais mais avaient presque chaque fois des accidents. Le garage ne tarda donc pas à fermer définitivement et, nanti d'un petit pécule, Marcia resta quelques mois sans travailler ; il habitait dans un hôtel modeste, l'Hôtel de l'Aveyron, se levait à sept heures, prenait un jus bouillant au zinc en feuilletant *La Veine* et remontait dans sa chambre dont le lit avait été retapé entre-temps, ce qui lui permettait de se rallonger pour faire une petite sieste, non sans avoir pris soin d'étaler le journal au bout du lit pour ne pas salir l'édredon avec ses chaussures.

Marcia, dont les besoins étaient des plus modiques, aurait pu vivre ainsi plusieurs années, mais il tomba malade l'hiver suivant, les médecins diagnostiquèrent une pleurésie tuberculeuse et lui recommandèrent fortement d'aller vivre à la montagne ; ne pouvant évidemment pas supporter les frais d'un long séjour en sanatorium, Marcia résolut le problème en réussissant à se faire engager comme garçon d'étage dans le plus luxueux de tous, le Pfisterhof d'Ascona, dans le Tessin. C'est là que pour meubler les longues heures de repos forcé que, son travail terminé, il s'astreignait à scrupuleusement respecter, il se

mit à lire, avec un plaisir grandissant, tout ce qui lui tombait sous la main, empruntant ouvrage sur ouvrage à la riche clientèle internationale — rois ou fils de rois du bœuf en boîte, de l'hévéa ou de l'acier trempé — qui fréquentait le sanatorium. Le premier livre qu'il lut fut un roman, *Silbermann*, de Jacques de Lacretelle, qui avait obtenu le prix Fémina l'automne précédent ; le second fut une édition critique, avec traduction en regard, du *Kublai Khan* de Coleridge :

« *In Xanadu did Kublai Khan
A stately pleasure-dome decree...* »

En quatre ans Léon Marcia lut un bon millier de livres et apprit six langues : l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, le russe et le portugais, qu'il maîtrisa en onze jours, non pas à l'aide des *Lusiades* de Camoens dans lesquelles Paganel crut apprendre l'espagnol, mais avec le quatrième et dernier volume de la *Bibliotheca Lusitana* de Diego Barbosa-Machado qu'il avait trouvé, dépareillé, dans la caisse à dix centimes d'un libraire de Lugano.

Plus il apprenait, plus il voulait apprendre. Ses capacités d'enthousiasme semblaient pratiquement illimitées et tout aussi illimitées ses facultés d'absorption. Il lui suffisait de lire quelque chose une fois pour s'en souvenir à jamais, et il avalait avec la même rapidité, la même voracité et la même intelligence des traités de grammaire grecque, des histoires de la Pologne, des poèmes épiques en vingt-cinq chants, des manuels d'escrime ou d'horticulture, des romans populaires et des dictionnaires encyclopédiques avec même, il faut bien le dire, une prédilection certaine pour ces derniers.

En mille neuf cent vingt-sept, quelques pensionnaires du Pfisterhof, sur l'initiative de Monsieur Pfister lui-même, se cotisèrent pour constituer à Marcia une rente de dix ans qui lui permettrait de se consacrer entièrement aux études qu'il souhaitait faire. Marcia, qui avait alors trente ans, hésita pendant presque un trimestre entier entre les enseignements d'Ehrenfels, de Spengler, d'Hilbert et de Wittgenstein, puis, étant allé écouter une conférence de Panofsky sur la statuaire grecque, découvrit que sa vocation véritable était l'histoire de l'art et partit aussitôt à Londres s'inscrire au Courtauld Institute. Trois ans plus tard, il faisait dans le monde de l'expertise d'art l'entrée fracassante que l'on sait.

Sa santé resta toujours chancelante et le contraignit à garder la chambre presque toute sa vie. Longtemps il vécut à l'hôtel, à Londres d'abord, puis à Washington et à New York ; il ne se déplaçait guère que pour aller vérifier dans une bibliothèque ou un musée tel ou tel détail, et c'est au fond de son lit ou de son fauteuil qu'il donnait des consultations de plus en plus recherchées. C'est lui, entre autres choses, qui démontra que les *Hadriana* d'Atri (plus connues sous leur sobriquet d'*Anges d'Hadrien*) étaient faux, et qui établit avec certitude la chronologie des miniatures de Samuel Cooper rassemblées à la collection Frick : c'est à cette dernière occasion qu'il rencontra celle qui allait devenir sa femme : Clara Lichtenfeld, fille de Juifs polonais émigrés aux Etats-Unis, qui faisait un stage dans ce musée. Bien qu'elle eût quinze ans de moins que lui, ils se marièrent, quelques semaines plus tard, et décidèrent d'aller vivre en France. Leur fils, David, naquit en mille neuf cent quarante-six, peu après leur arrivée à Paris et leur installation rue Simon-Crubellier où Madame Marcia monta, dans une ancienne bourrellerie, un magasin

d'antiquités auquel, curieusement, son mari refusa toujours de s'intéresser.

Léon Marcia — comme quelques autres habitants de l'immeuble — n'a pas quitté sa chambre depuis plusieurs semaines ; il ne se nourrit plus que de lait, de petits-beurre et de biscuits aux raisins ; il écoute la radio, il lit ou fait semblant de lire des revues d'art déjà anciennes ; il y en a une sur ses genoux, l'*American Journal of Fine Arts*, et deux autres à ses pieds, une revue yougoslave, *Umetnost*, et le *Burlington Magazine* ; sur la couverture de l'*American Journal* est reproduite une ancienne et splendide estampe américaine, éblouissante d'or et de rouge, de vert et d'indigo : une locomotive à la cheminée gigantesque, avec de grosses lanternes de style baroque et un formidable chasse-bestiaux, halant ses wagons mauves à travers la nuit de la Prairie fouaillée par la tempête, mêlant ses volutes de fumée noire constellée d'étincelles à la sombre fourrure des nuages prêts à crever. Sur la couverture d'*Umetnost*, qui masque presque totalement celle du *Burlington*, est photographiée une œuvre du sculpteur hongrois Meglepett Egér : des plaques de métal rectangulaires fixées les unes aux autres de façon à former un solide à onze faces.

Le plus souvent Léon Marcia reste silencieux et immobile, plongé dans ses souvenirs : l'un d'eux, resurgi du fin fond de sa mémoire prodigieuse, l'obsède depuis plusieurs jours : c'est une conférence que, peu de temps avant sa mort, Jean Richepin était venu faire au sanatorium ; le thème en était la Légende de Napoléon. Richepin raconta que, quand il était petit, on ouvrait le tombeau de Napoléon une fois l'an et l'on faisait défiler les invalides pour leur montrer le visage de l'empereur

embaumé, spectacle plus propice à la terreur qu'à l'admiration, car ce visage était enflé et verdâtre ; c'est du reste pourquoi l'ouverture du tombeau fut supprimée par la suite. Mais Richepin eut exceptionnellement l'occasion de le voir, juché sur le bras de son grand-oncle qui avait servi en Afrique et pour qui le commandant des Invalides avait fait tout exprès ouvrir le tombeau.